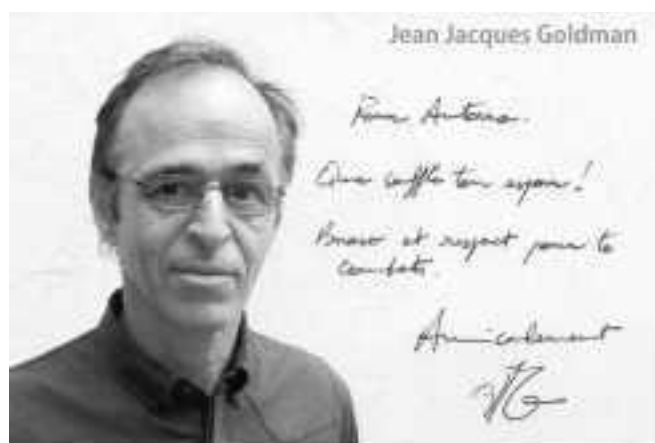


# **Le souffle de l'espoir**



# **Le souffle de l'espoir**

**Antoine Maldémé & Agnès Despres**



# **N'abandonne Jamais**

Antoine Maldémé



Pourquoi moi ?

Voilà le début d'une  
Très longue galère

Le début d'une  
Lutte contre soi-même

Dans une existence, les accidents  
De parcours sont des haltes à  
La croisée des chemins

Un nouveau départ...  
À condition de ne pas  
Faire naufrage

Faire taire ses peines :  
Pourquoi s'interdire de partager ?





# **Le dernier jour**



« Le moment présent a un avantage sur tous les autres:

Il nous appartient. »

Citation de [Charles Caleb Colton](#)



Ce matin du vendredi 29 avril 1988, je devais partir pour Troyes, une ville à soixante kilomètres de chez moi. J'étais ravi, car non seulement c'était la fin de la semaine, mais elle s'achevait de manière inhabituelle. En effet, en ce vendredi, je n'allais pas au travail. Je me rendais à un stage de gestion d'économat, dans le cadre de mon job. J'étais cuisinier dans un institut médico-éducatif depuis cinq ans. À mon travail, tout le monde appelait mon patron par son prénom, Maurice. C'était un homme d'une trentaine d'années, avec des airs du célèbre chanteur du groupe de rock ZZ Top. Plutôt bien pourvu du côté capillaire. Sous ses airs autoritaires se cachait un homme humain pour qui j'avais beaucoup de respect. Comme il détestait le gaspillage, il nous parlait souvent de budget à ne pas dépasser, de ratios. Mais cela ne me dérangeait pas, ses idées rejoignaient les miennes. Je pensais également que c'était important pour le bon fonctionnement de l'entreprise et que chacun devait y mettre du sien. Pour ma part, j'avais un poste budgétisé, donc je me sentais d'autant plus concerné.

J'aimais beaucoup l'endroit où je travaillais. C'était un superbe château du XVII<sup>e</sup> siècle au toit d'ardoise que le temps avait soigneusement décoloré. Le crépi à l'ancienne, d'un joli vieux rose, s'effritait à certains endroits. La grande cour d'honneur était ornée de fleurs multicolores que les élèves avaient plantées. Une belle glycine entourait l'entrée des bureaux. J'aimais tout particulièrement le vieux pont de bois et le bruit que faisaient les voitures lorsqu'elles le franchissaient, pour se rendre vers le parking principal situé derrière le château.

Maurice faisait tout son possible pour le rénover, les travaux avançaient petit à petit, au fil des années, et surtout en fonction des fonds qu'il touchait. Cette noble demeure et son parc pourvu d'arbres centenaires accueillaien cent cinquante personnes, dont une cinquantaine de salariés. J'avais de bonnes relations avec tout le monde en général. Je gâtai souvent les secrétaires en leur préparant de temps en temps des petits gâteaux pour leur quatre-heures. J'avais un petit penchant pour la collègue qui travaillait avec moi en cuisine, une dame de cinquante-huit ans que l'on surnommait Rosette. Je prenais soin d'elle et elle me le rendait bien. Nous étions vraiment très proches. Elle connaissait mon goût immodéré pour les petits suisses aux fruits, Petit Gervais pour ne pas les citer. Il n'était pas rare qu'elle m'en apporte.

On buvait souvent le café vers 10 heures, d'autres collègues nous rejoignaient de temps en temps. Tout le monde savait que la cuisine était un point de rendez-vous, même le boss se joignait à nous. Rosette était très farceuse avec tout le monde, toujours de bonne humeur. Quand elle ne parlait pas, on se posait des questions...

Je me souviens d'une anecdote la concernant : parfois, je sautais à pieds joints au-dessus d'une table des cuisines ; elle n'aimait pas, de peur que je me fasse mal en retombant. Elle me grondait tout en me disant :

— « Profite de tes jambes tant que tu peux !

— C'est sûr que tu ne peux pas en faire autant ! Répondais-je avec ironie.

— Ah ! Sale gosse, on n'a pas le même âge... Tu verras bien quand tu auras le mien ! » Me rétorquait-elle avec le sourire.

La discussion se terminait bien souvent par un petit bisou et toujours dans la bonne humeur ! On partait habituellement du travail ensemble. On papotait quand le temps nous le permettait sur le parking de l'établissement, et quand elle me voyait partir avec ma moto, elle me faisait part de son inquiétude.

— « Tu me fais peur mon gamin avec cet engin, revends-moi ça ! »

Encore aujourd'hui, je la vois en train de me lancer cette petite phrase et j'y pense souvent.





Le jeudi 28 avril, je devais me lever de bonne heure pour aller à mon stage. J'ai dîné avec mon père. Le souper se composait généralement de pommes de terre à l'étouffée, de fromage et de pommes. Un petit moment que j'affectionnais tout particulièrement. Le vendredi matin, le réveil a sonné. Déjà 6 h 30 ! Le sommeil était encore présent, mais je me suis levé rapidement, pour ne pas céder à ma mauvaise habitude de traîner au lit qui me mettait souvent en retard. Seul dans la cuisine, buvant mon café, je contemplais la pièce décorée par ma mère. Elle avait pris soin d'assortir les petits bibelots à la nappe marron ornée de carreaux beiges. Le tout se mariait parfaitement bien aux meubles en chêne verni. C'est une femme qui avait un certain sens de l'esthétique.

Avant de parler de ma petite famille, je vais me décrire en quelques mots ; bien que réaliser une synthèse de soi reste très difficile ! À cette époque, j'avais 22 ans. Pas très grand, 1.70 m, de corpulence fine, je suis brun aux yeux bleus. Je n'étais pas Monsieur Univers, mais je réussissais à plaire.

Je suis de nature plutôt joviale, l'humour étant l'un de mes grands traits de caractère. Très généreux, j'accorde rapidement ma confiance et ne vois que le côté positif de tout un chacun. Ma sensibilité et ma gentillesse m'ont parfois causé du tort. Malgré les expériences, j'ai du mal à changer ma vraie nature !

Plus ou moins sportif, j'aimais courir, d'ailleurs tous les samedis matins, je cavalaïs derrière chez moi dans la campagne. Je faisais également du vélo et pratiquais le judo. Parti loin de mon village, j'avais dû mettre un terme à ces activités, mon apprentissage de cuisinier et ses horaires ne me le permettant pas.

Pour me détendre et me changer les idées, je retrouvais mes amis tous les week-ends afin de prendre un verre au bar du village, ou aller chez Matias, une discothèque très familiale.

A cette époque, je vivais encore chez mon père, avec qui je m'entendais bien. N'étant pas compliqué à vivre, il me laissait faire ce que je voulais. Mes parents étaient divorcés depuis cinq ans. Pas simple, cette ambiance ! Bien sûr, je n'étais pas le seul à vivre cette situation, bien que plus rare qu'à l'époque actuelle. Mon père souffrait beaucoup de la séparation. Il se retrouvait seul dans la maison, il fallait l'aider pour l'entretenir.

Donc cela ne le dérangeait pas d'avoir son fils près de lui, même si parfois j'exagérais un peu ! En effet, j'invitais souvent des copains pour prendre un verre et même manger à la maison. Papa me laissait faire, sans aucune remontrance.

J'ai un frère aîné, Dominique, lui aussi divorcé. J'ai l'impression que c'est de famille ! Je m'entendais aussi très bien avec lui. À peine plus petit que moi, très trapu, châtain clair aux yeux bleus, il ressemble beaucoup à notre père. Tout comme moi, il était passionné de moto, il possédait une Suzuki 125 cm<sup>3</sup>. Je le voyais souvent démonter des moteurs complets, et les remonter en deux temps, trois mouvements.

Lorsque j'avais à peine 16 ans, nous partions en virée sur cette moto, et c'est lorsque les regards inquiets de notre mère ne pouvaient plus nous atteindre que je me saisisais du guidon. Elle n'aimait pas nous voir partir à moto, elle craignait l'accident et ne pouvait s'empêcher d'exprimer sa peur à chaque fois qu'elle nous voyait enfourcher ce terrible engin. À notre âge, pour nous qui avions la tête pleine d'insouciance et d'inconscience, cette moto représentait la liberté.

Afin de rassurer ma mère, nous lançions cette petite phrase sans même vraiment y penser :

— « Ne t'inquiète pas, il ne peut rien nous arriver ! »

Mon frère résidait depuis six ans à Bologne, dans un petit village situé à une cinquantaine de kilomètres de chez nous ; il s'était éloigné en raison de son travail. Mais les liens familiaux étant importants pour lui, il nous rendait fréquemment visite.

Je n'étais pas seul à partager le toit de mon père, il y avait aussi ma sœur Sylviane. Cette grande brune aux cheveux bouclés, aux yeux d'un bleu intense, était encore étudiante dans le but de devenir éducatrice. Pour elle, c'était un peu compliqué d'être entourée de deux hommes à la maison ! Elle était souvent sollicitée pour les tâches ménagères. Mais pourvue d'un fort caractère, elle ne se laissait pas faire ! Souvent, elle rouspétait contre nous, contre notre machisme. Pourtant, lorsqu'elle était décidée, elle rendait bien des services, tout en affirmant bien fort qu'elle n'était pas notre mère !

Quant à ma mère, cette femme d'une trentaine d'années, blonde, aux cheveux mi- longs, assez grande, elle est d'une nature très généreuse, je la trouve formidablement et son côté radieux la rend très belle. J'ai de la chance avec elle, car elle est très maternelle, elle s'occupe très bien de nous et elle a toujours fait en sorte que nous ne manquions de rien, malgré les faibles revenus à l'époque.

Malheureusement la vie a fait que mes parents se sont séparés. Elle s'était remariée et elle avait déménagé à deux cents kilomètres de chez nous, dans un hameau près de la ville de Sens. Je ne la voyais guère, mais elle était présente quotidiennement dans mes pensées. Elle avait laissé un vide incommensurable à la maison. De sa nouvelle union était née une fille, Jackie. Malgré la différence d'âge et le fait que nous n'avions pas été élevés ensemble, les liens étaient quand même fraternels. Quant à mon beau-père, je ne peux pas le voir en peinture, il a fait beaucoup de mal autour de lui !

Toujours dans ma cuisine, café avalé, j'ai foncé dans la salle de bains. J'en suis ressorti frais et rasé. Le rasage était pour moi une corvée à laquelle je dérogeais certains jours. Avoir une légère barbe me donnait une certaine virilité et une maturité qui me plaisaient ! La journée promettait d'être très ensoleillée. J'ai pris mon blouson, mes gants et mon casque pour rejoindre ma Yamaha 750 XJ rouge. Elle était reluisante, j'avais pris soin de la laver quelques jours auparavant. Je l'ai sortie et démarrée pour la faire chauffer. J'adorais le bruit de cette bécane...

J'ai donné quelques petites accélérations, histoire de réveiller les dormeurs du quartier. Mais au moment de grimper dessus, une sensation de peur m'a envahi sans aucune raison. Était-ce un pressentiment ? En reprenant mes esprits, je me suis senti ridicule, puéril devant cette machine. Je coupai alors le moteur, me donnant des raisons concrètes de ne pas la prendre : le manque d'essence et l'absence de temps pour en reprendre. J'ai retiré les clés du contact et ôté tous les accessoires de protection. J'ai décidé de me rendre à mon stage en voiture. Je suis ainsi monté dans mon Autobianchi, direction Troyes, en quatre roues ! Ma voiture était rouge elle aussi. J'en étais certes un peu moins fier que de ma moto, c'était un pot de yaourt pour certains ! Je voyais surtout son côté pratique : elle ne me coûtait pas cher, sa consommation étant plutôt faible, je m'en tirais bien au niveau de l'assurance, et surtout cela me permettait de garder ma Yamaha.

La route s'offrait à moi. Les premières lueurs de l'aurore donnaient une ambiance de départ en vacances. La musique du groupe Téléphone, dont j'étais fan depuis plusieurs années, résonnait à tue-tête dans l'habitacle.

Je l'accompagnais en chantant, plutôt faux d'ailleurs. Histoire de me faire plaisir, j'ai mis le pied au plancher, sentant en moi l'adrénaline monter, cette douce sensation que procure la vitesse. Je n'avais pas de temps à perdre, car l'endroit m'était inconnu, et j'avais du mal à me repérer dans l'espace. Tel un GPS sans satellite. Après quelques demi-tours et quelques renseignements glanés à des quidams, je suis enfin arrivé à destination. Ouf ! Je n'avais plus qu'à sortir des feuilles, un stylo et à prendre des notes. La journée s'est écoulée relativement vite. J'en avais plein la tête, mais tout cela s'avérait très captivant. J'avais beaucoup appris et noté plein de conseils techniques. Finalement, j'aurais apprécié effectuer ce genre de stage plus fréquemment.

J'aimais assez m'enrichir, me perfectionner dans mon métier, progresser dans mon savoir-faire. Cette expérience m'avait permis non seulement de me familiariser avec l'univers professionnel et de mettre en application mes connaissances, mais aussi de valider un projet au sein de mon établissement ou encore de prendre des contacts pour me constituer un réseau professionnel. Avant de nous laisser partir, les enseignants nous ont fait un débriefing, afin de tirer le meilleur de ce stage.

Il était 17 heures quand j'ai quitté Troyes. Le trafic était dense, c'était le début du week-end. Quel dommage de ne pas être à moto ! J'aurais pu doubler plus aisément, rouler un peu plus vite. En voiture, j'étais plus ou moins obligé de suivre le rythme, bien que ce soit peut-être plus prudent. Le soleil inondait la route et la chaleur devenait écrasante dans ma petite auto dépourvue de climatisation.

J'ai baissé les fenêtres et ouvert le toit en grand pour rendre l'air plus respirable. Les courants d'air se sont engouffrés dans ma voiture, me donnant une sensation de liberté, qui s'apparentait à celle que l'on ressent à moto. La musique braillait à la radio, les tubes des années 80 s'enchaînaient ; je les accompagnais en chantant toujours aussi faux.

Aux abords de mon village, j'ai croisé des connaissances, nous nous sommes salués d'un signe de la main. J'avais hâte d'arriver et d'enfourcher ma bécane pour faire une petite balade, histoire de décompresser un peu. J'étais un peu excité par cette perspective. Enfin parvenu à la maison, j'ai échangé quelques mots avec mon père tout juste rentré du travail :

— « Tu ne devais pas partir à moto ce matin ? »

Je lui répondis brièvement :

— Non, j'ai bien réfléchi et j'ai fini par prendre ma voiture. »

Surpris par ce changement d'habitude, j'ai deviné une pointe d'inquiétude dans son regard. Pour le tranquilliser, j'ai évoqué un manque d'essence.

Nous avons ensuite parlé de tout et de rien, de ma journée de stage, des choses que j'avais à faire ce week-end-là.

Durant la conversation, le téléphone a sonné. Sachant que les appels m'étaient bien souvent destinés, mon père n'a pas pris la peine de décrocher. Effectivement, c'était Delphine, une amie qui appelait pour prendre de mes nouvelles. Je lui ai proposé de poursuivre la discussion devant un café chez moi vers 19 heures. Cette camarade d'enfance, aux cheveux châtain clair, arborait une coupe à la garçonne, qui lui donnait un air androgyne.

Elle était souvent vêtue d'un jean et d'une paire de baskets. Passionnée comme moi de moto, c'était elle d'ailleurs, qui m'avait offert mon casque. Nous partagions toujours de bons moments ensemble lors de nos retrouvailles, que ce soit au judo ou dans la vie de tous les jours. Ses parents nous accueillaient régulièrement, ils étaient appréciés, connus et reconnus dans le village pour leur bienveillance. Nous étions nombreux à surnommer sa mère « Tata Yoyo », car elle se prénommait Yolande. C'est une femme remarquable.



L'horloge affichait 18 h 45. Ce n'était ni la venue imminente de mon amie, ni la peur inexplicée de ce matin qui allait m'empêcher de faire cette balade à moto tant attendue. Prêt à partir, j'aperçus une Renault Fuego bleue se garer en face de la maison. C'était mon oncle Michel qui venait boire une bière chez son frère après son travail. Je suis descendu de moto pour le saluer ; c'est un homme que j'aimais beaucoup, il était très gentil avec nous tous. Lorsqu'il m'embrassa, il profitait de ce bref moment pour me piquer avec sa barbe. M'entendre râler: « Aïe, ça pique ! » c'était son petit plaisir habituel. Malheureusement je ne me suis pas éternisé avec lui, une virée à deux roues m'attendait avant l'arrivée de Delphine.

Dans la précipitation, j'avais remis mon casque sans l'attacher.



**Une balade qui allait s'annoncer  
plus courte que prévu.**



“Les choses les plus attendues arrivent souvent  
par surprise.”

Pierre Lemaître.

